

DUGAST Armand Augustin Jean Marie

Fils de Dugast Augustin et de Guilloux Madeleine

Né le 28 avril 1889 à St Philbert de Bouaine [la Sèvetière]

MOBILISATION - Profession : fermier Domicile : la Sèvetière

Bulletin paroissial du 21/01/1917 et 28/01/1917 : - Lettre d'Augustin Dugast .

« Chers parents.

Je suis heureux de vous donner quelques détails sur mon voyage vers Salonique . Après avoir passé une journée à Chambéry, nous en sommes partis le 23 décembre à 6 heures du matin, nous dirigeant vers la frontière Italienne .La distance qui nous sépareit de Modane est de 100 kilomètres, mais comme ce pays est tout en montagnes, il a fallu 5 heures pour faire le trajet. Le voyage fut assez intéressant, surtout à cette époque où les montagnes sont couvertes de neige .De temps en temps on apercevait des villages savoyards perdus dans la neige, à plus de 800 mètres d'altitude, dont on ne voyait souvent que le toit des maisons se dessinant sur la neige. Le coup d'œil était vraiment intéressant. Ajoutez à cela un temps beau et pas trop froid, car il y avait quatre ou cinq jours que la neige ne tombait plus.

Cependant, plus nous approchions la frontière, plus le froid devenait vif. A 11h.1/2 nous quittions les wagons français pour prendre place dans ceux d'Italie, mais je puis vous dire que nous n'avons pas gagné au change ; loin de là .On nous fit monter quelques-uns en troisième classe, et les autres dans des wagons à bestiaux .Même ceux qui étaient en des wagons de troisième classe, étaient loin d'être bien. Ce n'est pas en effet comme en France où les compartiments sont rembourrés .Quant à ceux qui se trouvaient dans les wagons à bestiaux, ils étaient encore plus mal ; et moi je me trouvais de ces derniers. En vérité ça ne me plaisait guère, mais comme il n'y avait pas à choisir, fallait-il encore s'en contenter.

Nous sommes restés à Modane jusqu'à trois heures de l'après-midi, et finalement nous quittâmes le sol français pour l'Italie. Aussitôt la gare de Modane, nous traversions le tunnel du Mont-Cenis qui mesure 14 kilom. de longueur, et quelques minutes après nous arrivons à la première gare italienne, où on nous acclamait aux cris de : Vive la France !

Si en France il y avait de la neige, ce n'était rien en comparaison de ce qu'il y avait en cette première gare italienne. Je n'exagère pas en disant qu'il y en avait dans certains endroits plus d'un mètre. Aussi les soldats étaient-ils depuis plusieurs jours occupés à déblayer les voies et les routes qui étaient enfouies sous la neige. Les gens nous ont dit que depuis 20 ans, ils n'avaient vu autant de neige. Aussi je vous assure qu'il ne faisait pas chaud, et je croyais que mes pieds seraient gelés dans ce sale wagon, où le vent passait par plusieurs ouvertures à la fois. Enfin, la nuit vint et je réussis à me réchauffer tant bien que mal, même j'essayai de dormir .

Nous arrivons à Turin entre 11 heures et minuit, et par le fait nous avons pu voir la ville . Heureusement que le froid était déjà moins vif et que la neige avait disparu . Le dimanche matin vers les 6 heures, nous étions à Gênes et là, nous fûmes ravitaillés en café, et quelques petites friandises .La journée du dimanche a été bien plus agréable que la nuit, et on ne se serait pas cru dans le même pays. Nous longions en effet la côte de la Méditerranée, où on ne voyait plus la neige des Alpes, mais au contraire les arbres des pays chauds, en particulier, les orangers, dont la plupart étaient chargés de fruits . La température que nous avions était même plus chaude que dans nos pays de l'Ouest au mois de mai .

Dans l'après-midi, sur les 3 heures, nous arrivons dans la ville de Livourne où nous devons passer la nuit. On nous fit coucher dans une caserne du 88^{ème} d'Infanterie Italienne. La ville est assez grande puisqu'elle compte au moins 100.000 âmes, mais malheureusement nous ne pûmes sortir que le soir après 6 heures, et comme c'était mal éclairé, nous ne vîmes pas grand-chose. Ce que nous apprîmes à nos dépens, c'est que la vie y était chère . En Italie, on est plus misérable qu'en France, et nous avions de la misère à nous débarrasser des mioches qui nous demandaient du pain, ou des conserves, ou n'importe quoi .Pourtant ce n'est pas dans les chaussures que les Italiens habitants de Livourne font de la dépense, car le long du parcours on les voyait, soit hommes, soit femmes, soit enfants, la plupart pieds nus .Ce qui leur manque surtout, c'est la viande, et à la caserne où nous avons couché, les soldats nous ont dit qu'ils étaient deux ou trois jours par semaine sans en manger .Aussi, malgré qu'ils soient rentrés bien longtemps après nous en guerre, je vous assure qu'ils en ont déjà suffisamment leur compte.

Le jour de Noël a été triste pour nous, car quittant la caserne de Livourne le matin sur les 5 heures, nous avons

voyagé toute la journée et nous sommes arrivés le soir vers minuit à Rome . Malheureusement, c'était trop tard, et pourtant j'aurais été si heureux de voir cette ville de plein jour ! Toute la journée du 26 nous avons continué notre voyage, et le 27 à 11 heures, nous arrivons à Tarente, ville qui se trouve au sud de l'Italie et sur la mer Adriatique .

Sitôt qu'on eut mis pied à terre, on prit la direction du bateau, et à 11h. du soir l'embarquement était fini. Dès 3 h. du matin on levait l'ancre. La mer était très belle. Deux bateaux transportaient des troupes accompagnés par trois ou quatre contre-torpilleurs . De cette façon il n'y avait pas grand-chose à craindre sur le bateau où d'ailleurs nous étions logés à la même enseigne que dans le chemin de fer. Il y aurait bien eu des places dans les cabines de voyageurs ordinaires, mais comme les soldats qui nous avaient précédés avaient fait quelques détériorations au matériel, il fallait rester sur le pont. Le jour, ça marchait bien, mais la nuit il n'y faisait pas chaud ; surtout c'était un peu dur comme couchette.

Malgré cela la première nuit a été assez bonne, et vu la fatigue on était forcé de dormir. La seconde journée et surtout la seconde nuit, n'ont pas été aussi bonnes, la mer étant devenue plus houleuse et le vent s'étant levé tout à coup. Ajoutez à cela, pour un grand nombre d'entre nous, le mal de mer, et pour comble, nous traversons les parages les plus fréquentés par les sous-marins, surtout qu'il y en avait quatre de signalés par la T.S.F. Enfin tout s'est passé pour le mieux, et au matin nous apercevions de loin le port de Salonique. Quelle joie ! car nous en avons assez de ce voyage en mer, avec mauvais logement et surtout mauvaise nourriture, plutôt infecte . Enfin, Dieu merci, à 11 heures, samedi matin, nous mettions le pied à terre.

Hélas ! ce n'était pas sur la terre de France ; il ne faut pas même y songer. Ici quel triste pays ! en traversant la ville de Salonique, vous avancez dans des rues défoncées, sales et dégoûtantes. Pour l'instant, nous sommes à 4 kilom. de la ville, dans un camp appelé Zeitenlick . Nous couchons sous la tente ou dans des baraquements, et je vous assure qu'il n'y fait pas chaud, et que ce n'est pas facile de dormir .

Vous ne vous doutez peut-être pas ce qui m'ennuie le plus ici, c'est d'être privé de nouvelles. Rien, pas même un journal qui vient de France . Et dire qu'il faudra peut-être rester un mois comme cela ! Malgré tout, il faut se résigner et avoir confiance que dans un jour peut-être plus rapproché qu'on ne le croit, nous verrons la fin de cette guerre, que j'aurai le bonheur de revoir le sol de la patrie ainsi que ceux qui me sont si chers . En attendant ce bonheur, ne vous faites pas de chagrin pour moi ; mais continuez à prier, et le Bon Dieu fera le reste . »